

## Séminaire d'été 2022 : L'Angoisse

Vendredi 26 août 2022

Intervention de **Thatyana Pitavy**

Non de nom !

Il y a quelques années j'ai suivi un jeune homme qui m'a beaucoup appris sur l'angoisse, non seulement sur l'angoisse comme affect, mais sur l'angoisse comme effet, fait de structure. Ce n'est pas la première fois que j'expose son cas, mais autant dire que l'étude de son cas va nous permettre de poser un certain nombre des questions cliniques, techniques concernant le maniement de l'angoisse dans la cure. Pour commencer, on peut dire que comme tout le monde, ce jeune homme en était affecté. Rappelons que l'angoisse n'est pas le privilège de certains, et de plus on ne choisit pas d'être ou ne pas être angoissé, on est ou on ne l'est pas. Mais voilà que sa particularité c'est qu'il était angoissé tout le temps, il avait l'angoisse sous la peau, c'est bien cela qui rendait son cas très instructif. Or, puisqu'elle (l'angoisse) était là tout le temps, alors il se mettait à l'expérimenter, l'éprouver, l'appriivoiser, et même à la rechercher, à la déclencher quand tout à coup, elle devenait moins présente. Il avait compris comment la faire marcher, et croyais-moi, étrange que ça peut l'être, il avait pris goût à cela. Vous imaginez bien, que cela n'était pas sans conséquence clinique et psychopathologique pour lui.

L'angoisse est un affect qui saisi le corps, qui prend corps en temps réel, elle a le mérite de se situer dans le présent, ici et maintenant, ça c'est très intéressant, nous ne pouvons pas la différer, comme dans le cas de l'inhibition par exemple, dans l'inhibition on peut toujours attendre le lendemain et l'après-lendemain, même toute une vie avant de s'y décider... Si l'angoisse est un effet de structure, effet de corps, dans le corps, elle est aussi un effet du dire, un effet du discours. Angoisse-affect, angoisse-symptôme, angoisse-signal, en fait elle va prendre plusieurs formes dans notre psychisme, c'est une mutante, et c'est avec le cas de Samy que nous allons interroger comment l'angoisse vient prendre place dans la structure.

Quand j'ai reçu Samy pour la première fois, il avait trente ans, mais gardait encore une allure adolescente. Samy est celui qui ne veut pas dire son nom. Partons de ceci : « *Mon nom, n'est pas mon nom* ». Refus de nom. « *Mon père n'est pas mon père, ma mère n'est pas ma mère, ce sont des faux parents* ». Refus de filiation. Voici ce que Samy s'efforce à soutenir, de façon plutôt insistante depuis quelques années, affirmant incessamment ce qu'il tient tant à nier.

Il est arrivé pour la première fois dans notre Service – en Addiction et Psychiatrie – accompagné par son père qui était désœuvré, angoissé, impuissant face à l'appétence de son fils pour les drogues. Ce garçon avait déclenché une toxicomanie anarchique et pouvait consommer tout et n'importe quoi, par toutes les voies du corps : bouche, nez, veines... Il bouchait tout ce qui du corps faisait trou. Lors de ce premier *rendez-vous* d'accueil, le père est venu nous déposer le bébé. En fait, Samy était interdit de séjour près du domicile parental à la suite de violences verbales et physiques contre sa mère. Par la voix du juge, ses parents le tenaient physiquement à distance, cependant ils se parlaient tous les jours pendant des heures par téléphone : papa, maman et Samy ayant droit à leur dose quotidienne d'amour et de haine.

Ce jeune homme se plaignait d'avoir des angoisses *en continu*, des angoisses aiguës. Parler l'angoissait, penser l'angoissait, l'autre l'angoissait, être séparé de ses parents l'angoissait. On apprend au fil des entretiens que la toxicomanie déclenchée en 2007, alors qu'il avait vingt-et-un ans, n'était qu'un prolongement d'un état psychique assez instable depuis son plus jeune âge, la première crise d'angoisse ayant été précocement repérée à l'âge de six ans, après avoir regardé un film d'horreur : Freddy Krueger. Personnage culte et sadique du film d'horreur. Vous connaissez l'histoire de Freddy Krueger, il est né dans un hôpital psychiatrique, il est le produit des multiples viols qu'avait subi Amanda Krueger, une nonne stagiaire au sein de cet hôpital. Né de père inconnu, il va grandir dans une famille adoptive qui lui maltraitait... Freddy Krueger commettra une série de meurtres, et finira par se faire brûler vif. Cependant, il viendra cristalliser la figure de la peur et de l'horreur, c'est par la peur qu'il suscite chez les habitants du village, la peur de l'Autre, qu'il va pouvoir réincarner dans les cauchemars des adolescents, et continuer sa vengeance sérial killer. Un Freddy miroir de l'Autre. Or, Samy ne comprenait pas comment ses parents lui laissaient regarder un tel film alors qu'il n'avait que l'âge de six ans. Cette époque coïncide aux venues intempestives de la tante maternelle qui s'alcoolisait énormément et venait frapper et faire scandale à la porte de sa sœur aînée (mère de Samy) dans la nuit : une sorte de Freddy Krueger au féminin. Ça pouvait le terroriser de la voir ainsi, métamorphosée par l'alcool. Pour les antécédents, le grand-père maternel était lui aussi alcoolique.

Samy entame une psychothérapie à l'âge de dix ans. A treize ans il fait une première hospitalisation en pédopsychiatrie pour troubles anxieux et angoisse de séparation, impossible de quitter ses parents, il paniquait et vomissait tout au long du chemin de l'école, à l'idée de se séparer d'eux. Ça sera la première hospitalisation d'une série de beaucoup d'autres... Une

adolescence marquée par des passages à l'acte divers : violence, vol, usage des drogues, prison, psychiatrie... Il est passé par des cases nosographiques diverses et variées. La psychiatrie de secteur n'arrivait pas à trancher. Depuis vingt ans, elle oscille entre le diagnostic d'une personnalité borderline et celui d'une schizophrénie. On lui attribue aussi une personnalité mythomane, dyssociale associé à des troubles du comportement et toxicomanie. Effectivement, c'est embarrassant, car, il brouille toutes les pistes, jusqu'à se décliner sous différentes identités : *mon nom n'est pas mon nom, je ne suis pas Samy, je suis Ali... Je fais partie de la DGA, il y a des micros dans les murs, etc...* Non seulement, il ne dit pas son nom, mais il ne se laisse pas nommer.

Pour le sujet psychotique, la source de l'angoisse va être en quelque sorte endogène, car c'est son propre désir qu'il ne peut pas nommer. Je cite Mme Aulagnier qui a beaucoup traité de la question de l'angoisse et de son rapport à la structure, elle nous dit que pour le sujet psychotique, *« tout le désir ne peut le renvoyer qu'à une négation de lui-même ou à une négation de l'Autre, (...) car désirer c'est avoir à se constituer comme sujet, et pour lui la seule place d'où il puisse le faire est celle qui le renvoie à son gouffre. »*, autrement dit, dans ce lieu vide, lieu sans nom, où l'angoisse prend corps.

Samy était pris dans un paradoxe, car c'était bien l'innommable de l'angoisse qui venait à point lui nommer, c'était pour lui un véritable point de repère, tout s'articulait à partir de là, il faisait de cela une angoisse-symptôme ou un simulacre de l'angoisse. C'était d'ailleurs cela qui l'avait amené à consulter au départ, il était envahi par cette angoisse en continu, il vivait sans pouvoir s'en défaire, se défaire aurait été au prix d'une castration, reconnaître, s'y reconnaître comme étant un sujet désiré et désirant, l'enfant de ses parents. Voici une hypothèse, il disait que très tôt, il avait été pris dans les angoisses maternelles, il disait que sa mère souffrait aussi de cela, qu'elle les lui avait transmises quand il était encore dans son ventre. Je crois que sa mère était elle-même saisie du gouffre, de l'impossible d'identifier son propre désir, il me disait qu'elle était bipolaire, plusieurs hospitalisations aussi... Bon, nous savons que la bipolarité couvre un tas des psychopathologies, mais ce n'est pas exclu qu'elle ait été, elle-même psychotique.

Ceci me rappelle ce que dit Lacan quand il parle « de l'image vacillante, la confrontation obscure avec la mante religieuse, et de ceci que si j'ai d'abord parlé de l'image qui se reflétait dans son œil, c'était pour dire que l'angoisse commence à partir de ce moment essentiel où cette image est manquante. Sans doute le petit *a* que je suis pour le fantasme de l'Autre est essentiel,

mais où il manque ceci, la médiation de l'imaginaire. C'est le *i (a)* qui manque, et qui est là en fonction ».

Ce miroir où Samy se retrouvait avec sa mère, où finalement il était plutôt question de l'angoisse de l'Autre, que du désir de l'Autre, ou d'une continuité entre les deux, reflet du vide, la réponse à cela était soit la fuite, le refus (le non), soit l'angoisse comme signal. L'image spéculaire étant ici manquante, c'est avec cet informel corporel qu'il doit y faire sans relâche. Dire non à la filiation, ne serait ici une tentative de ne pas succomber au gouffre maternel ? A ne pas s'identifier entièrement, non pas au désir mais à l'angoisse de l'Autre ? Car, souvenons-nous que c'est un non qu'il doit maintenir comme une affirmation. En tout cas, quoi qu'il arrive il est coincé, car si l'angoisse et le désir se rejoignent ici en un seul point, c'est-à-dire, au lieu de l'Autre, alors pour Samy il ne lui reste qu'à se faire la cause.

Samy est un habitué de la psychiatrie, il en fait usage sans aucune retenue. Dès que l'angoisse devient insupportable, il demande à se faire hospitaliser. A chaque compte rendu d'hospitalisation, il y a très souvent l'observation : « *habitué aux bénéfices secondaires des hospitalisations* ». Je dirais que ce qui est terrible pour Samy, ce dont il souffre réellement, c'est de son manque de conviction. Comme il n'arrive pas à valider ce qu'il dit, car c'est quand même très fou ce qu'il raconte, on a l'impression qu'il ne devient crédible ni pour l'autre ni pour lui-même. En fait, il manque de conviction et de *certitude délirante*.

A l'époque je me suis dit que l'hypothèse d'une forclusion du nom du père classique, où ce qui a été forclos du symbolique fait retour dans le réel, je n'y croyais pas trop. Pour cette raison qu'après des années de suivi, Samy a fini par me dire comment tout cela lui venait. Comme un *aveu*, il m'a expliqué qu'il répétait, qu'il se répétait, se racontait toute une histoire jusqu'à y croire, qu'il se mettait *en transe* pour en arriver là. L'autosuggestion, ça c'est un drôle de truc. Nous ne travaillons pas cela assez. Il me semble que nous ne sommes pas loin de ce fantasme d'auto-engendrement de notre modernité, fantasmes des corps fluides... Comme si finalement tout cela ne lui venait pas du réel, mais de l'imaginaire tout de même. Un pseudo délire imaginaire et sans conviction, mais pas sans effet réel, car c'était bien l'angoisse le point de chute.

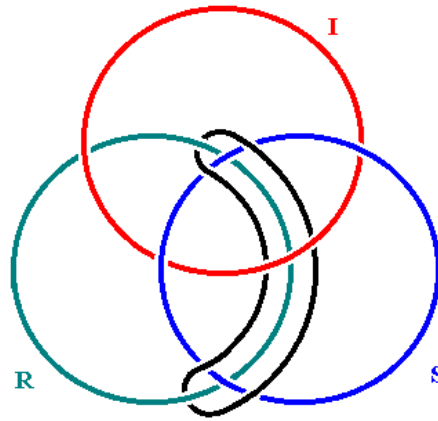
Comme pour son identité, Samy présente le même type de diffraction dans ses confessions religieuses. Il disait avoir essayé les trois monothéismes, mais qu'il n'y en a aucun qui a

marché ! Quelquefois, il est juif en kippa, d'autres fois il est musulman et fait le ramadan, mais c'est quand même le Christ et la croix qui ont la cote chez lui. Comme Lacan, il est d'accord pour dire que le Christianisme est la vraie religion. Seulement, là encore, il n'y croit pas assez... Chez lui, l'Un ne fait pas Un justement. Interrogeons ici l'Un du trait. Chez lui, l'Un est repéré, identifié comme tel et Samy s'y laisse même parfois tenter mais on dirait que ça résiste chez lui, qu'il fait de la résistance... En tout cas, à tout ce qui peut potentiellement prendre valeur de trait, de point fixe, il dit non.

Il est clair que Samy refuse ce type de nomination, d'unification, celle qui aurait à faire avec le Un du symbolique, il refuse le Nom du père, le Nom de son père. Il ne veut pas payer le prix de ce type d'arrimage... Angoisse et castration. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas sensible à la question, elle se pose sans cesse à lui. Seulement sa réponse est toujours la même : c'est non. C'est en cela que l'hypothèse d'une forclusion du nom du père me semblait difficile à soutenir. Dire non, c'est une réponse à ce signifiant qui ne cesse de vouloir s'incorporer, prendre sa place, mais seulement, il fait de la résistance, c'est un anarchiste !

Je me demandais parfois s'il n'avait pas déjà fait un tour d'avance, qu'il aurait compris un peu trop tôt que l'UN c'est du semblant, que c'est de l'(UN)posture, alors au nom de quoi et de qui devrait-il se contraindre ? Il y a des enfants comme ça, qui comprennent très vite comment fonctionne *la structure du monde*, à savoir : que la vie est un trou et que c'est avec la vacuité de l'Autre qu'il y a à faire. Ils n'ont aucune naïveté, ils n'ont aucun jeu...La médiation imaginaire, fonction  $i(a)$  mis à mal. C'est-à-dire qu'ils ne savent pas être dans le semblant, faire semblant... Ils sont au pied de la lettre ! Je ne dis pas que c'est un bon départ, je ferais même cette remarque que cela peut venir déprimer et angoisser un certain nombre d'entre eux, on en voit des enfants déprimés...

Précisons que l'Un qui nomme, peut prendre plusieurs formes. Le patronyme par exemple, est une nomination parmi d'autres, une nomination symbolique en l'occurrence. Or, dans la topologie lacanienne, le UN auquel je fais référence ici c'est le quatrième rond du nœud borroméen à quatre, qui, quand il occupe la place d'exception, de l'au moins UN, ne se trouve pas tout à fait relativisé, pas vraiment UN parmi d'autres. Au contraire, il devient nécessaire voire indispensable au nouage, il devient Maître du nœud, du jeu, comme on veut...



Ce quatrième rond, il a beau être Un, en fait, il n'est qu'un signifiant, le signifiant Nom du père. Chez Lacan, le signifiant Nom du père couvre d'autres signifiants qui peuvent être tout à fait équivalents dans leur fonction de nouer et de donner nom. A savoir, l'Œdipe, la réalité psychique, le sinthome, La femme, le nom propre voir le patronyme.

Alors, son angoisse-symptôme, est-ce qu'il joue ou il en jouit de ce qu'il y a du réel dans le corps ? En tout cas, il est pris dans une sorte d'imaginarisation du réel, où encore une fois c'est l'angoisse qui viendrait à point (lui) nommer. C'est un sujet qui privilégie la substance imaginaire, ses effets de corps, il baigne dedans, à errer entre ses fabulations, sa toxicomanie et ses angoisses. Le refus qu'il fait de l'acte de nommer, que ça soit du côté du nom du père ou des noms du père, ça lui coûte non seulement en angoisse, mais aussi bien ailleurs, notamment du côté du symbolique. Les symptômes psychotiques qui insistent de façon récurrente chez lui sont l'effet même de ce refus, ce sont des effets de structure je dirais. Il expérimente la structure par l'autosuggestion. L'*escamotage symbolique* qu'il organise, provoque des effets réels chez lui. Ce non à son nom, il le maintient de façon soutenu. Je ferais cette hypothèse que les manifestations psychotiques de Samy sont ainsi l'effet de cette mise en parenthèse du symbolique, que cela est un effet de structure à proprement parler, un effet de DIRE. Alors, on le croit psychotique, on le traite comme un psychotique, c'est effectivement un sujet psychotique, mais est-ce qu'on peut dire que c'est UNE psychose ?

Samy, est à mon sens, un cas exemplaire de la topologie lacanienne, en ceci, qu'à essayer de l'épingler dans une de nos cases nosographiques classiques (névrose, psychose, perversion) il finit par nous échapper, il n'y est pas, ça ne colle pas. Pris dans le transfert, il pouvait tout à fait se névrotiser. La question de l'identification chez le sujet psychotique pose une question à la structure à laquelle Lacan revient dans le séminaire de l'Identification. En tout cas, il me semble

qu'il nous donne ici une lecture radicale de la structure, aussi radicale que celle du nouage borroméen quelques années plus tard.

Je cite Lacan « Ce qui me paraît éminent, c'est justement ce par quoi ça nous ouvre aussi cette structure psychotique comme étant quelque chose où nous devons nous sentir chez nous. Si nous ne sommes pas capables de nous apercevoir qu'il y a un certain degré, non pas archaïque, à mettre quelque part du côté de la naissance, mais structural, au niveau duquel les désirs sont à proprement parler fous ; si pour nous le sujet n'inclut pas dans sa définition, dans son articulation première, la possibilité de la structure psychotique, nous ne serons jamais que des aliénistes. »

Il avance ceci, que la structure de tout sujet trouve son *articulation première* dans une structure commune. Pas n'importe laquelle, structure psychotique en l'occurrence et nous pourrions dire que la structure à laquelle il fait allusion c'est la paranoïa : paranoïa constitutive, organisatrice qui s'inscrit dès le départ dans notre rapport à l'Autre, aux petits autres. Paranoïa ordinaire. Puisque notre époque revendique Parité et Égalité, voici que nous serions égaux à cet endroit de la structure. Dans la topologie lacanienne, elle va prendre la forme d'un trou, voire d'un nœud. Nœud et trou ne sont pas des objets équivalents bien entendu, mais il n'y a pas de nœud sans trou... Trou qui est fonction du symbolique, trou qui est celui du langage.

Au bout de ces sept ans de travail, l'angoisse a fini par céder, j'ai envie de dire que Samy m'avait adressé son angoisse comme un symptôme, en tout cas, il parlait symptomatiquement de cela, chaque début de séance passait par là, c'était toute son ex-sistence qui s'engageait... Venir mettre cela au travail, ça n'a jamais été pour lui une prescription, mais toujours une demande. Il a joué le jeu tout simplement, il a su se faire dupe du transfert. Il me disait gentiment que je lui manipulais, ce n'était pas faux...

Mais le vrai coup de force, celui qui à mon avis a fini par faire acte symbolique, n'est pas venu de *mes manipulations* de nœud, ni de *son aveu* de sujet, même si cela lui a sans doute servi à faire un pas de plus... Depuis toutes ces années, Samy était également suivi par un assistant social, il faut dire que toute tentative de l'inscrire administrativement n'arrivait jamais à bout, il finissait par la refuser en disant : *mon nom, n'est pas mon nom*, etc... il ne signait pas ! Donc pas de carte d'identité, pas de sécurité sociale, pas d'allocations, etc.

Un beau jour, l'assistant social, lassé de recommencer un nouveau dossier à chaque expiration du précédent, lui ai dit : « *eh bien d'accord, Samy ce n'est pas votre nom, mais c'est avec celui-ci que nous allons faire !* » Dit et fait. Il a une carte d'identité, il a accepté la Coterep (avec des années de rattrapage), il vit dans une chambre d'hôtel qu'il paye avec son argent... Pour lui, c'était un jour après l'autre, il ne se projetait en rien, ne faisait pas grand-chose de ses journées... Il n'inventait rien, il ne déprimait pas non plus... il a arrêté de venir me voir, m'a poliment remercié du travail que nous avons fait ensemble. *Le mon père n'est pas mon père* qui avait temporairement cédé, revient et insiste toujours mais voilà qu'il se contente de la vie, de sa vie.